

le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

FRANCE	STRANGER
Un an.... 80 fr.	Trois mois... 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr	Un an... 112 fr.
Chèque postal Lentente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

128, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

Et que revive la Commune!

Leur souvenir vivant

Voici le Mur contre lequel ils ont atterri la mort. Les pierres sont imprégnées du souvenir de leur héroïsme et, au-dessus de leur morne grisaille, le ciel semble plus immensément bleu qu'ailleurs.

Ils avaient donné tous les efforts de leur être pour la réalisation d'une idée noble. Ils s'étaient révoltés contre la guerre, contre la misère, contre l'autorité. Ils avaient voulu, de tout le rythme de leur sang, d'un seul coup d'audace, sur les ruines du vieux monde, donner à la vie la liberté de son essor.

Et ils avaient affronté les brutalités qui gardent la tradition. Ils s'étaient heurtés aux troupes régulières. Les Versaillais les avaient traqués — hélas ! — jusqu'à ce sinistre refuge : le Père-Lachaise. Ils s'y étaient battus désespérément, jusqu'à ce que, privés de toute ressource de résistance, ils furent réduits à mourir sous les balles du Passé.

Mort merveilleuse. Ils portaient en eux tout le Printemps du monde. Ils sentaient dans leurs cerveaux vivre les idées qui illumineraient et fécondeiraient tant de générations d'hommes dans l'Avenir. Ils savaient que leurs cadavres ne seraient pas de ceux que l'on oublie dans les tombes. Ils avaient la certitude que leurs corps s'animeraient pour l'éternité dans les attitudes héroïques qu'ils prendraient à cette minute suprême.

Et ils furent beaux comme il convenait qu'ils le fussent devant l'Histoire du prolétariat.

Depuis lors, les travailleurs n'ont pas oublié. A chaque fin de mai, le souvenir les pousse vers le Mur tout criant du martyre des fédérés. Et ce n'est pas, pour eux, une banale cérémonie. Même aux époques les moins actives, aux heures les plus découragées, devant le Mur défilent tous ceux qui en ont assez du régime d'exploitation et d'autorité.

Ils y sont toujours nombreux. C'est une foule de masques durs aux mœurs serrées et aux yeux fiers. Ce sont tous les Parisiens du grand Paris. Il y a là quelques vieux qui se souviennent de ce qu'ils ont vécu eux-mêmes, dans la réalité tragique. Ce sont les rares survivants de la Commune. Il y a ceux qui ont entendu leur père raconter. Et il y a tous les jeunes qui se souviennent ardemment, épurement, de toute leur imagination.

Devant le Mur des Assassins de la Commune passent tous ceux que la vie sociale écrase, étouffe, assassine lentement, quotidiennement — tous ceux qui sentent dans leur chair torturée et dans leur esprit opprimé les raisons qui pousseront jusqu'au sacrifice les révoltés de 1871.

Ils entendent la voix des grands morts. Elle leur dit :

— N'en avez-vous pas assez de vous laisser consumer misérablement, au petit jeu du Capitalisme et de la Démocratie ? O mes enfants de 1924, avez-vous donc perdu, dans la Tuerie nationale, toutes vos forces, tout votre courage, toute votre fierté ? Avez-vous donc tout donné de votre sang et de votre enthousiasme à l'immonde guerre ?

— Souvenez-vous de ce que nous osâmes, nous, en 1871, alors que la guerre n'était même pas finie, contre tout ce qui avait voulu la guerre, contre tout ce qui écrasait l'individu dans les filets du troupeau humain, contre tout ce qui crée la misère et l'aveuglement ! Nous nous sommes insurgés et nous avons hardiment pris en mains avec les fusils les moyens de production et les objets de consommation dans la Commune. Minorité agissante, nous avons, dans des circonstances difficiles, fait la Révolution. Et nous l'avons défendue avec acharnement contre les troupes de l'Etat, nous l'avons défendue jusqu'à ce Mur où la mort n'a rien pu abattre de notre idéal émancipateur.

— O jeunes gens de 1924 ne sentez-vous pas battre en votre sang frais le rythme violent de notre vieille chanson de révolte ? Etes-vous donc devenus à ce point des hommes de droit, des légitimes, des démocrates, des hommes de gouvernement, des révolutionnaires d'autorité, des fonctionnaires de partis, que votre chair ne frissonne plus au cri de l'Insurgé ?

— Foin des lois, foin des promesses

électorales ! Personne ne peut te donner la Liberté. Prends-la toi-même, pro-létaire de 1924, le fusil en main, comme nous le fîmes en 1871.

— Nous en sommes morts : c'est vrai. Le Mur est témoin de notre martyre. Mais nous ne cessons de vous le clamer : cette mort n'est rien, cette mort est belle, cette mort est créatrice de Vie. Est-ce mourir que de garder jusqu'au dernier souffle l'intégralité de sa conscience ? Est-ce mourir que d'affirmer sa pensée contre que coule et malgré tout ?

— Allez : vous qui subissez, vous qui vous inclinez, vous que l'on opprime, vous qui n'osez aucun geste de libération, vous qui trahissez lamentablement vos jours dans un néant de conscience vers le néant d'une mort sans grandeur... vous tous, les soumis, vous êtes plus morts que nous.

— Réveillez-vous d'entre les morts, jeunes gens de 1924, levez-vous, levez-vous nombreux... et que, par l'ardeur de votre sang d'insurgés, revivez, plus forte, plus complète, triomphante par l'Anarchie, la libre Commune que nous avons voulue. »

André COLOMER.

GERMAINE BERTON fait la grève de la faim

A la dernière minute, nous recevons de Bordeaux un télégramme par lequel notre camarade Laveau nous annonce que Germaine Berton a commencé depuis hier soir la grève de la faim.

Toujours emprisonnée au fort du Hâ, pour avoir voulu défendre devant le public bordelais la cause des milliers d'emprisonnés, notre vaillante camarade, victime de la stupidité intolérance du maire Philippard, est toujours au régime du droit commun. C'est intolérable. Il faut que le régime politique soit accordé sans tarder à notre brave Germaine Berton.

Tandis qu'elle souffre la faim, agissons pour elle. À Bordeaux, les copains du groupe et les syndicalistes révolutionnaires préparent un grand meeting de protestation. Notre camarade Ghazoff y participera. Le LIBERTAIRE ne manquera pas de mener une campagne sérieuse pour appuyer la gréviste de la faim.

TOUS AU MUR

Les anarchistes seront tout à l'heure à la manifestation qui se déroulera dans le cimetière du Père-Lachaise et ses abords.

Le cortège de la Fédération Anarchiste se formera à partir de 14 h. 30 à la station de métro Bagnolet.

Venez nombreux, très nombreux, les amis.

LA FEDERATION ANARCHISTE

AUX OUVRIERS DU S. U. B.

Fidèle au passé révolutionnaire des travailleurs du bâtiment, le Syndicat Unique du Bâtiment et des Travaux publics de la Seine fait appel aux producteurs de la région parisienne pour qu'ils viennent cet après-midi apporter leur hommage ému aux martyrs de la Commune.

En se rendant devant le Mur où furent massacrés les derniers combattants de la semaine sanglante, ils affirmeront leur espoir et leur volonté révolutionnaire.

Sans se prêter à des préoccupations politiques du moment ni s'abaisser à la liturgie religieuse, c'est avec force et amour qu'ils se souviendront du glorieux exemple des communards dont ils préservent rester les fidèles descendants.

Le S.U.B. donne rendez-vous aux exploités en mal de révolte et particulièrement aux syndicalistes révolutionnaires, à 14 heures, boulevard de Charonne, à la hauteur de la rue Alexandre Dumas.

AUX PEINTRES

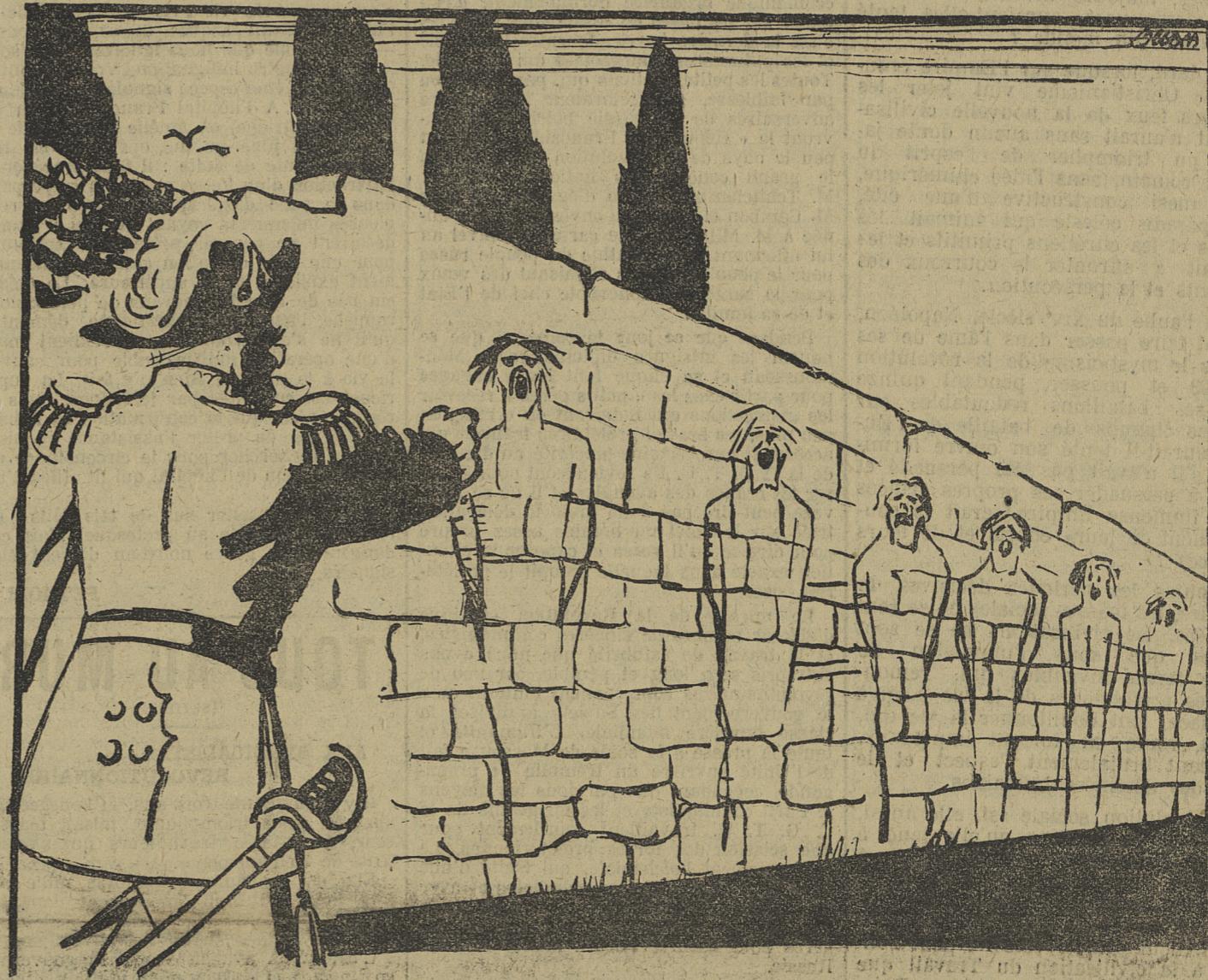
53 ans nous séparent de la Commune dont le souvenir doit rester vivace dans nos coeurs. Souvenez-vous que 20 000 de nos frères furent assassinés pour s'être insurgés contre la bourgeoisie. Pour honorer leur mémoire vous assisterez en masse à la manifestation du Père-Lachaise. Pour le point de concentration se joindre au S.U.B.

SCIERS DE PIERRE TENDRE

Comme les années précédentes, les corriens sont invités à venir manifester au Mur des Fédérés au Père-Lachaise.

Le Syndicat leur rappelle qu'ils doivent s'unir au Groupement des gars de la Bataille.

(Voir la suite des convocations en deuxième page).



Il y a cinquante-trois ans qu'ils sont tués et ils gueulent toujours !

(Dessin de Bécan.)

MAI

Lorsque Mai verdit le bocage
De toutes parts les francs bourgeois
Sur la grève et les sauvageons
Font sortir de leur frais corsage
Le feuillage où dormait le fruit,
Et l'oiseau timide construit
Pour cacher sa progéniture,
Son petit nid sous la ramure,

Et pourtant dans ce mois si pur
La révolution versaillaise,
Insultait en creusant leur fosse
Les fédérés le long du mur.

Quand Prairial jette sur terre
Ses tapis de fleurs soutachés,
Les tendres amoureux, couchés
L'un près de l'autre avec mystère.
Se font de si jolis serments
Que, pour entendre ces amants
Roucouler leur chant mûr superbe,
Les grillons se laissent dans l'herbe.

Et pourtant, dans ce mois si pur,
La révolution versaillaise
Fusillait, au Père-Lachaise
Les fédérés le long du mur.

Lorsque les épis de la plaine
Font craquer sur leur sein couvert
Le rude et coquet ruban vert
Qui soutient leur poitrine pleine
De soleil, de sève et de grain,
Les papillons, dès le matin,
Vont porter leurs baïsers fidèles
Aux heurettes qui n'ont pas d'ailes.

Et pourtant, dans ce mois si pur,
Les dieux des fous oubliées
Couchaient avec des mitrailleuses
Les fédérés le long du mur.

Allez quand la nature pousse
En longs épis vers le soleil
Le grain de blé jaune, vermeil,
Les bourgeois, les fleurs et la mousse.
Les bourgeois peuvent se fâcher ;
Ils ne pourront pas empêcher
Malgré leur colère insensée.
La floraison de la pensée.

Tout vient d'un pas boiteux, mais sûr.
Et Mai, qui verdict chaque branche.
Nous apportera la revanche
De la Commune mise au mur.

Eugène CORBIN

(Extrait de « Nos Chansons », n°

La Commune devant l'Histoire

1871 ! Cette date mémorable marque dans l'histoire révolutionnaire du prolétariat un tournant décisif, et les historiens qui tenteront un jour de pénétrer le vrai sens de notre époque, ne manqueront pas de montrer la Commune comme la ruée farouche vers la lumière d'une classe enfermée depuis des siècles dans la nuit infâme de l'oppression.

Cinquante-trois années ont passé depuis que ce grand élan des hommes vers de plus clairs horizons, depuis que ce magnifique réveil de la conscience d'une classe piétinée par l'aveugle Histoire, furent brisés, assassinés, emportés dans des jours atroces par la soldatesque déchainée de la révolution versaillaise. Oui ! cinquante-trois ans se sont écoulés, depuis les nuits de sang de mai 1871 qui ont entendu monter sous la voûte déchirée et sombre des cieux incendiés, les derniers râles d'agonie et le désespoir sauvage des grands vaincus de la Semaine tragique.

Et aujourd'hui, au souvenir de l'effroyable hécatombe, au souvenir du calvaire gravé par nos aînés et du martyr qui couronna le dernier soir de leur vie et de leur ardente révolte, fristes et songeurs, penchés sur l'ombre qui les enveloppe dans son noirinceul, nous comptons lentement les heures qui nous séparent de l'ultime revanche. Car un compte terrible est ouvert avec notre bourgeoisie depuis cette date qui flamboie toujours en lettres de feu sur la grande porte inviolée de l'avenir, et la voix vengeresse des crucifiés de la Commune nous presse plus que jamais de hâter le règlement de ce compte. Certes, nous n'avons pas le culte des morts et ne les honorons point à la manière des gens d'église et de parti, qui ne se servent des manifestations de la pensée mutilée, de la révolte et du martyrologue des hommes, que pour mieux assurer la domination de leurs dogmes et de leur étroite doctrine, ainsi que pour augmenter le prestige de leurs clans orgueilleux et insolents du haut de leur haufaine insuffisance.

Du fond des charniers encore fumants du Paris de 1871, monte vers nous l'appel tragique d'une lutte sans merci ! La voix de nos pères ne nous appelle pas à la paix, et leurs sanglots ne nous convient point non plus à nous laisser emporter par le rythme berceur de la vie qui passe avec son cortège de joies et de plaisirs. Non ! Cette voix nous appelle au combat, à la guerre sainte et impitoyable des pauvres contre les riches, des spoliés de toujours contre les éternels spoliateurs.

Et cette voix est celle de la vie elle-même, de la nature monstrueuse et inflexible qui doit se développer suivant le rythme de la création. C'est une loi barbare de l'histoire, que la civilisation ne peut avancer qu'au prix de sacrifices héroïques, dans la chair et le sang des classes martyrisées qui, pour ne point périr, sont acculées

Pour soutenir votre "Libertaire"

Amis lecteurs
abonnez-vous !

à user de violence et de brutalité contre les classes dominantes.

Il faut donc aujourd'hui, si le prolétariat ne veut pas subir plus longtemps le sort affreux que lui imposent la grande loi naturelle qui mène le monde, qu'il sache profiter des enseignements de l'histoire et se saisir, lui aussi, de l'invincible levier qui lui permettra de sortir du tombeau. A travers les ténèbres qui enveloppent les vieux âges éculés, depuis les plus lointains balbutiements de l'humanité jusqu'à nos jours, celle-ci n'a pu se pépérer, se renouveler que par l'action et la puissance destructive des mythes sociaux. Aux jours heureux de sa splendeur, alors que ses légions faisaient claquer au vent de toutes les batailles les aigles impériales, Rome ne dut sa renommée que parce qu'elle sut faire passer dans l'âme de ses légionnaires le souffle ardent d'une épopée sublime, la vision chimérique d'une vaste construction d'un monde dont ils seraient, eux, les artisans héroïques. Ce rêve, qui fut un mythe, se réalisa ; mais ne dura guère que l'espace d'un jour. Mais sans ce mythe, les légions romaines, toujours invaincues et toujours victorieuses, auraient-elles tenté la conquête du monde ?

Plus tard, lorsque sur l'Empire croulant, le Christianisme vint jeter les premiers feux de la nouvelle civilisation, il n'aurait sans aucun doute jamais pu triompher de l'esprit du monde romain, sans l'idée chimérique, mais aussi constructive d'une cité, d'un paradis céleste qui animait les apôtres et les chrétiens primitifs et les poussait à affronter le courroux des puissants et la persécution.

Et à l'aube du xix^e siècle, Napoléon, qui sut faire passer dans l'âme de ses soldats le mysticisme de la révolution de 1789 et pousser, pendant quinze ans, ses bataillons redoutables sur tous les champs de bataille de l'Europe, aurait-il tenté son œuvre formidable s'il n'avait pas été persuadé et réussi à persuader ses propres armées qu'un immense Empire serait le couronnement de leurs efforts et de leurs sacrifices ?

A toutes les périodes décisives de l'histoire, les masses sociales ne se sont ébranlées, les civilisations ne se sont édifiées que sous l'impulsion de grandes forces invisibles qui, remontant des profondeurs de la vie jusqu'à la surface, font bouillonner la vie qui, bientôt, roule en tourbillons impétueux, changeant brutalement l'aspect et le cours des destinées humaines.

La Révolution sociale est, elle aussi, un mythe, en ce sens qu'elle tend à réveiller l'idéalisme prolétarien et à substituer aux antiques vertus de la guerre des races, les nouvelles et salvatrices vertus de la guerre révolutionnaire. Aucune autre voie ne peut conduire à la civilisation du travail que les voies de la guerre des classes. Puisque la guerre est une des lois naturelles d'un monde où le principe de la lutte pour la vie, l'écrasement du faible par le fort, prédomine sur toutes les forces morales et spirituelles, les prolétariats ont l'impératif devoir et aussi le droit — droit naturel, puisque leur existence est l'enjeu de ce duel implacable — d'armer leurs coeurs et leurs bras et de faire revivre une épopée qui, en transformant le cours monstrueux de l'histoire, briserait à jamais les chaînes de leur séculaire servitude.

Aussi, en ces jours où le crépuscule tombe lentement sur le vieux monde, tout rouge de sang et de haines inexplicables, en ce jour surtout où nous allons commencer avec les trente mille assassinés de la première aube révolutionnaire du prolétariat, il faut que notre volonté, volonté plus forte que la mort, plus forte que le désespoir qui brûle nos âmes, se raidisse violemment devant les malheurs qui attendent notre classe, et prépare celle-ci à marcher résolument vers le but sacré et sur la voie « glorieuse et guerrière » que nous ont montrée les morts de 1871. Les peuples, par le passé, ont toujours retrouvé dans la défaite et le malheur les grandes sources d'énergie par lesquelles ils ont pu se relever et rétablir leurs prestige. Il en sera de même pour notre classe qui, dans l'écrasement de la Commune, dans les infertunes de la guerre capitaliste et dans l'apre amertume des échecs de 1919-1920, retrouvera son énergie et acquerra les jeunes et nouvelles forces qui lui permettront de se dresser en classe conquérante et audacieuse devant le capitalisme.

BAILLOT.

Leur muflerie

Les camelots du roy viennent, une fois encore, de faire montre de leur muflerie. A Septmonts (Aisne) des chansonniers avaient organisé une soirée. Tout allait bien, lorsque l'un d'eux annonça du Charles d'Avray, et commença La Gavadeuse, chanson de notre ami. Immédiatement, un richissime goulou du pays, le marchand de vins en gros Raoul Duchemin, se mit à faire de l'obstruction en se glorifiant d'être un camelot du roy. Naturellement des discussions et de petites bagarres s'ensuivirent. Le goulou se fit un peu corriger par les camarades qui se trouvaient dans la salle, mais les infortunés chansonniers vinrent leur soirée perdue.

Décidément les camelots du roy sont-ils trop bornés ou trop impolis pour savoir qu'une soirée artistique d'avant-garde n'est pas une réunion politique contradictoire ?

De Monmousseau à Herriot

L'agence Radio nous apprend qu'il a été créé, il y a quelques semaines, à Paris, une société des « Amitiés Franco-Russes » et, parmi les membres fondateurs, nous remarquons particulièrement les noms d'autorités politiques n'ayant rien de révolutionnaire, tels MM. de Monzie, Herriot, Painlevé, Paul Boncour, etc., etc.

Le but de cette société, ajoute Radio, est de se consacrer à l'examen impartial des événements survenus en Russie.

Il y a quelques mois, MM. de Monzie et Herriot, qui se trouvaient dans l'opposition, accusaient M. Poincaré de ne pas vouloir faire les avances diplomatiques indispensables à la reconnaissance des Soviets, et il faut donc s'attendre à ce que le nouveau gouvernement, que présidera probablement le maire de Lyon et dans lequel M. de Monzie aura sa place, renoncerait avec la Russie les relations interrompues à la suite de la Révolution d'octobre 1917.

La Révolution d'octobre ! Que de chemin parcouru depuis ! et que de désillusions elle a apportées dans les rangs du Proletariat. Mais la question n'est pas là. Le nouveau gouvernement français, après les autres, considère la Russie comme une puissance économique organisée normalement, c'est-à-dire sur les bases du capitalisme privé, et c'est la dernière barricade entre la Russie et les puissances bourgeoises qui s'écorche. Toutes les petites nations qui, par intérêt ou par faiblesse, se déclarent hier encore adversaires de la Russie bolcheviste, suivront la « République Française » et avant peu le pays de la Révolution entrera dans le grand concert des nations civilisées. M. Tchitchiner V. sera d'égal à égal avec M. Cambon et Koenig enverra chaque année à M. Millerand une carte de nouvel an lui affirmant la sympathie du peuple russe pour le peuple français et faisant des voeux pour la santé de l'honorable chef de l'Etat et de sa famille.

Pendant que se joue la comédie, que se nouent les intrigues diplomatiques, Monmousseau et sa clique font leurs bagages pour partir chez les « petits pères » recevoir les instructions qui indiront en erreur, un peu plus, les braves prolétaires français qui accordent une certaine sincérité au danseur de la C. G. T. U. Ils reviendront pour pourrir les crânes des aveugles et il ne se trouvera peut-être pas dans toute la délégation triée sur le volet un homme assez propre pour dire ce qu'il verra et exposer la situation exacte dans laquelle croupit le prolétariat russe.

Le mirage de la Révolution continue d'éblouir nombre de sincères communistes, et le travail de salubrité que nous avons entrepris sera long et pénible, car peu de révolutionnaires comprennent l'intérêt qu'a le gouvernement des Soviets à diviser la classe ouvrière mondiale. L'Humanité et toute la presse à la solde de Moscou a fait de l'Unité ouvrière un tremplin de propagande, cependant que par tous les moyens le Parti communiste et les dirigeants de la C. G. T. U. travaillent sourdement pour une scission des forces prolétariennes. Le gouvernement bolcheviste, qui traite d'une part avec les puissances mondiales et avec le capitalisme international, a besoin de l'appui des organisations ouvrières étrangères pour assurer l'ordre intérieur de la Russie.

Nous avons déjà dit assez souvent que le prolétariat russe souffrait dans sa vie économique et qu'en face de la misère atroce qui sévit dans le pays des Soviets la bourgeoisie était un luxe insultant. Dans sa simplicité, le peuple russe, et particulièrement celui des villes, ne saisit pas bien la politique bolcheviste et il ne comprend pas qu'après avoir fait la révolution et souffert pendant plusieurs années des affres de la faim, il lui soit interdit de revendiquer son droit à la vie et de lutter contre les néobourgeois qui s'implantent dans la Russie rouge.

Dans l'esprit du Proletariat russe, la France a conservé son prestige révolutionnaire ; la légende qui a fait du peuple français le précurseur des idées d'émancipation a conservé au-delà de nos frontières toute sa puissance et les dirigeants de Moscou ont spéculé et spéculent encore sur cette idée erronée ; c'est la raison pour laquelle tout fut mis en œuvre pour que la C. G. T. U. adhère à l'Internationale Syndicale Rouge. Chaque fois que l'ouvrier russe, exploité à merci par l'Etat et le capitalisme, veut sortir des cadres de la légalité, vient avec des armes syndicales opposer aux forces d'exploitation les forces ouvrières, on jette dans la balance le poids du prolétariat étranger, représenté à l'I. S. R. par des organisations squelettiques, et le pauvre peuple russe, ignorant de la lâche complicité des représentants de la classe ouvrière internationale, se courbe devant l'Etat qui continue sa politique à double tranchant.

La corruption a pénétré tous les organismes et la politique a asservi à un tel point la C. G. T. U. que nous voyons aujourd'hui dans son programme : la reconnaissance du gouvernement russe.

Herriot et Monmousseau se rencontreront à Moscou défendant les mêmes principes. Certes, il est indéniable que dans la situation précaire où se trouve le prolétariat russe, les finances étrangères et le commerce extérieur, les crédits et la reprise des relations, apporteront dans une certaine mesure une amélioration sensible à la vie économique de la population. Mais l'intérêt que le capitalisme mondial entend tirer de l'exploitation de la Russie, tiendra assuré pendant de longues années encore les héritiers de la révolution d'octobre. Et il est triste de constater qu'un organisme de lutte de classe s'accorde à de telles entreprises alors que son devoir était de lutter de toute son énergie pour détacher de l'emprise capitaliste les travailleurs du monde.

Mais pourquoi s'étonner, n'a-t-on pas lu sous la plume du secrétaire confédéré que le prolétariat russe ne pouvait et ne devait pas avoir le droit de faire grève pour lutter contre ses ennemis de classe ? Lorsqu'un homme est descendu à un tel degré d'inconscience et qu'il rencontre encore pour le suivre une foule de fantômes et de révolutionnaires en chambre, il faut s'attendre à toutes les bassesses et à toutes les compromissions.

Un travail suivi s'impose donc. Il ne faut pas que s'écroulent dans l'abjection les belles idées pour lesquelles tant d'hommes ont sacrifié leur vie. La Révolution russe est entrée dans le domaine de l'histoire, il faut la défendre et la poursuivre en se dressant contre tous les profitiers qui évoluent dans son orbite. Il faut, afin d'éviter toute con-

fusion, affirmer bien haut nos principes de liberté, en opposition à ceux des néo-communistes, ivres de dictature et de pouvoir. Aucune solidarité ne peut exister entre eux et nous, un fossé infranchissable nous sépare, impossible à franchir. Ceux qui sincèrement — encore aujourd'hui membres du parti des masses — aspirent à la libération des peuples, s'apercevront bientôt des faibles résultats apportés par la dictature. Ils seront déçus avec nous, pour défendre la cause des faibles, car tout le travail de l'anarchiste triomphera de l'obscurantisme des démagogues moscovites. J. CHAZOFF.

Les nonnes infirmières

Le camarade Theureau a attiré notre attention sur ces pieuses créatures du Seigneur à qui conviendrait certainement mieux l'appellation de garçons. Je crois comme Theureau que ces personnes font encore illusion et qu'on ne sait pas à quel degré d'abjection peuvent tomber ces prétendues saintes filles confites en dévouement. Je n'entrerai pas dans des considérations sur le dévouement pour ses semblables, mais j'ose dire que s'il ne fallait compter que sur le dévouement d'être pareils, ce serait désespérant pour l'humanité.

Nous savons comment une supérieure s'est comportée vis-à-vis d'une malade à l'hôpital Saint-Jacques et ce fut connu — entre mille que nous ignorons — à soulever toute notre indignation. Voici un autre fait de la même espèce signalé par un journal italien. A l'hôpital François-Joseph de Vienne (Autriche) on amène une malade et le médecin juge qu'une opération est nécessaire toute de suite : il faut procéder à l'extraction d'un foetus mort. On se prépare dans la salle d'opérations, mais les religieuses infirmières voyant de quoi il s'agit, déclarent ne pouvoir prêter leur concours pour une telle opération sans le consentement explicite de la supérieure. Le médecin use de tous les moyens de persuasion, rappelle l'assistance chrétienne, démontre qu'il n'est pas d'un avantage mais d'une opération indispensable pour sauver la vie à la malade. Rien n'y fait. La supérieure est consultée par téléphone, mais la réponse n'est que la confirmation de l'absolu défense de prêter l'assistance requise. On doit rechercher pour la circonstance un autre médecin de l'hôpital qui fit office d'informier.

Inutile d'insister sur de tels faits où l'odieux dispute au grotesque. Mais ces dangers d'un genre nouveau doivent être signalés.

PETROLI.

TOUS AU MUR

(SUITE)

AUX SYNDICALISTES

REVOLUTIONNAIRES

Il y a cinquante-trois ans, la bourgeoisie, auparavant, mais triomphante, faisait massacrer, vingt-mille travailleurs qui avaient tenté de s'émanciper.

Elle condamna quatorze mille autres, dont beaucoup moururent dans les camps, dans les forts, sur les pontons et dans les bagnes où on les envoyait.

C'est qu'ils avaient voulu se gouverner eux-mêmes et se passer de maîtres.

Ceux qui luttent quotidiennement sur le lieu du travail contre tous les exploitants, groupés ou non dans les partis, ceux-là doivent profiter de l'anniversaire de la « Semaine sanglante » de 71 pour se compacter et dénombrer leurs forces.

Les syndicalistes révolutionnaires qui œuvrent dans l'organisation de classe, le syndicat, pour que devienne réalité le rêve émancipateur des Communards, doivent, au milieu de leurs souffrances et de leurs luttes, se souvenir de ceux qui sont morts pour leur cause.

De tous les Communards, on peut dire ce qui fut écrit pour l'un d'eux :

« Ces morts-là sont aux ouvriers ! »

Aussi, tous les ouvriers seront avec les syndicalistes révolutionnaires au Père-Lachaise pour commémorer les luttes héroïques des Communards de 71.

A cette occasion, la Minorité Syndicale de la Seine entend ne pas s'associer à la grotesque pantomime qui ressemble comme une soeur à la manifestation des fascistes devant le drapeau de Mussolini.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

La Fédération communiste invite les participants à la manifestation à lever la main droite au moment où ils défilent devant le Mur et le Drapeau des Fédérés.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

La Fédération communiste invite les participants à la manifestation à lever la main droite au moment où ils défilent devant le Mur et le Drapeau des Fédérés.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX^e arrondissement au meeting de la Bellevilloise soit renouvelé par la foulée des prolétaires défilant devant le Mur.

Cela sera une sorte de salut à la fasciste.

Elle décide en outre que le drapeau des Communards sera exposé au Mur des Fédérés, elle demande aux manifestants du dimanche 25 mai que le serment prononcé par la classe ouvrière du XX

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE RAYON DE LA MORT

M. Matthews fera lundi des expériences

Londres, 24 mai. — M. Matthews, l'inventeur d'un soi-disant rayon diabolique, a été reçu aujourd'hui par les principaux chefs du bureau des recherches. Au cours de la réunion, il a été décidé que des expériences de son invention auraient lieu lundi prochain devant des représentants du gouvernement.

Un des amis de M. Matthews, le capitaine Edwards, a formellement démenti la nouvelle d'origine française selon laquelle il ne pouvait pas être question, pour M. Matthews, de vendre ses droits au gouvernement anglais, puisque l'inventeur avait déjà révélé son secret à une grosse firme de Londres.

« La vérité, a ajouté le capitaine Edwards, est qu'en France on n'en connaît plus long, au sujet de ce rayon, que les autorités britanniques elles-mêmes. »

On annonce d'autre part que le ministre de la guerre et de l'aviation a reçu confirmation de la nouvelle qu'un ingénieur électricien de Sheffield venait de demander un brevet pour une invention se rapprochant en tous points de celle de M. Matthews.

Ca ne nous étonne pas, car pour trouver des formules scientifiques qui permettent d'exterminer le genre humain, on trouve un tas de chercheurs !

ENCORE UNE FUMISTERIE

Londres, 24 mai. — On demande de Washington que, suivant certains membres du Congrès, le président Coolidge a l'intention de convoquer une conférence internationale en vue de la limitation des armements, dès que les puissances européennes auront accepté le rapport du Comité Dawes et que le Congrès aura voté le projet de loi naval. On croit savoir que les négociations préliminaires avec les principales puissances pour la réunion de cette conférence ont déjà commencé. Le président Coolidge sera en faveur d'une forte limitation des forces aériennes et navales. Il désirerait à ce sujet que le projet de loi concernant les armements navaux soit d'abord voté aux Etats-Unis, afin que le gouvernement américain soit dans une meilleure position pour exercer une pression au sein de la conférence.

Dans les milieux officiels de Londres, on déclarerait ce soir ne rien savoir de l'intention du président Coolidge. On faisait ressortir toutefois que M. Mac Donald réservait le meilleur accueil à toute proposition en vue de la réunion d'une conférence sur le désarmement.

Et allez donc... On parle de limitation des armements, mais on n'a pas encore entrevu la « suppression ».

Ce serait pourtant ce qui serait le plus efficace remède contre la guerre. « Qui mais... avec quoi les gouvernements maintiendraient-ils l'ordre s'il n'y avait plus d'armée ?

JAPON

UN VAPEUR JAPONAIS SOMBRE

Londres, 24 mai. — Un message du Lloyd à Tokiro annonce que le vapeur japonais *Keyey Maru* a coulé au large de Choshi. Tout l'équipage, dont on ne connaît pas encore exactement le nombre, a péri.

ALLEMAGNE

LE CONFLIT MINIER

On demande de Berlin : Les pompiers engagés à Essen par le commissaire du Reich Mehlrich pour résoudre le conflit de la Ruhr ont complètement échoué.

Les mineurs et les compagnies minières de la Ruhr n'ont, en effet, pas pu se mettre d'accord sur la sentence arbitrale rendue à Berlin le 16 mai dans le conflit minier.

Les usines Thyssen, à Hambourg, ont affiché un avis amoncier qu'elles devaient suspendre leur exploitation faute de charbon. De son côté, la fonderie Krupp, à Essen, annonce qu'une partie de ses hauts fourneaux seront éteints pour la même raison.

FEUILLET DU LIBERTAIRE DU 25 MAI 1924, N° 45.

FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

CHAPITRE XXIV

La lettre était écrite en français et contenait ces termes :

« J'ai songé toute la nuit à ta proposition... je vais te parler sans détour. Tu as été franc avec moi, je serais franche avec toi ; je ne puis m'enfuir avec toi, je n'en ai pas la force.

« Je sens combien je suis coupable vis-à-vis de toi, — ma seconde faute est plus grande que la première ; — je me méprise, je m'accuse de reproches, mais je ne sais pas me changer.

« C'est en vain que je me dis que j'ai détruit ton bonheur, que tu es maintenant réellement en droit de ne voir en moi qu'une coquette, que j'ai tout fait, que je l'ai donné une promesse solennelle... »

« Je suis saisie d'effroi, je me fais horreur à moi-même, mais je ne puis agir autrement ; je ne puis, je ne puis... »

« Je ne chercherai pas d'excuse, je ne te dirai pas que je me suis laissée entraîner... tout cela ne signifie rien ; mais je veux te céder encore une fois que je suis à toi, à toi pour toujours ; dispose de moi comme tu voudras. »

« Mais fuir, tout abandonner... non ! non ! non !... »

« Je t'avais supplié de me sauver ; j'espérais tout réparer, jeter tout au feu, mais

il paraît qu'il n'y a pas de salut pour moi, il paraît que le poison a pénétré trop profondément ; il paraît qu'on ne saurait impunément respirer cet air pendant plusieurs années ! »

« J'ai longtemps hésité à l'écrire cette lettre ; je suis effrayée de l'impression qu'elle te fera ; je n'espère que dans ton amour, mais j'ai pensé qu'il serait peu loyal de te celer la vérité, d'autant plus que tu as peut-être déjà commencé à prendre des mesures pour l'accomplissement de notre projet. Ah ! il était délicieux, mais chimérique. »

« Mon ami, traite-moi de femme facile et sans valeur, mépriso-moi mais ne m'abandonne pas, n'abandonne pas ton Irène ! Je n'ai pas plus la force de quitter ce monde que d'y vivre sans toi. »

« Nous retournerons bientôt à Petersbourg, viens-y ; nous t'y trouverons de l'occupation ; tes talents ne seront pas perdus, tu pourras leur trouver une application honnable ; seulement, vis près de moi, aime-moi comme je suis, avec toutes mes failles, tous mes défauts, et sois convaincu qu'aucun cœur ne te sera aussi tendrement dévoué que le cœur de ton Irène. »

« Viens vite chez moi ; je n'aurai pas une minute de repos tant que je ne t'aurai pas vu. »

voulut la rallumer sans attendre les cinq minutes réglementaires. Au même moment, la cartouche explosa, et Santini reçut la décharge dans le corps. Horriblement déchiqueté, il fut conduit à l'hôpital où il succomba.

A TRAVERS LE PAYS

En lisant les autres...

Les dieux sont morts

Georges Pioch écrit dans l'*Ere nouvelle* :

A Chalon-sur-Saône, où les groupes de Libre-Pensée et d'Education sociale m'ont invité à parler sur les religions, des camarades me font visiter l'ancienne cathédrale Saint-Vincent, dont l'abside et le chœur ne sont pas sans beauté.

Quatre femmes s'y recueillaient, agenouillées, et plus craintives que bâties. Elles sont de celles qui finissent par créer leur dieu à force de le prier. Ainsi pouvoient-elles à l'illustration du thème sur lequel l'ai brodé, deux heures après, les variations de ma conférence : « La tolérance est contre Dieu une arme impitoyable. C'est ravigorir — parfois même ressusciter — une religion et ses hommes que de les persécuter. C'est faire de prières que sont morts, que meurent et mourront tous les dieux. Jugez plutôt de ceux-ci par les hommes qui ne cessent pas de les faire à leur image. C'est réveiller un homme, si inconscient, cynique, boufon, et, pour tout dire, si « mussolini », qu'il se montre dans son imposture du nom des vivants, que de ne plus acclamer. Traitez Napoléon par le silence : vous ne tarderez pas à l'y voir succomber. »

Une affiche attire mes regards. Elle fait, ça et là, sur la blancheur de la nef, sa tache d'imbécile : noir et vert. C'est un appel supplpliant : « Donnez-nous des prêtres ! » Une prose suit, pathétique et naïve, qui fait aux dévots le tableau d'une société où, le prêtre manquant, Dieu ne servira plus dans ses propres églises, qu'un sépulcre blanc.

« Baptême, première communion, confession, extrême-onction » : voilà, surtout, ce qui disparaît de nos mœurs, si j'en crois les récits de l'affiche, lesquels se montrent ainsi, même dans leur angoisse, plus « pratiques » que réveurs, plus réalistes que mystiques.

Je salue d'une joie silencieuse et grave la grande nouveauté qui m'est ici donnée : les séminaires se dépeuplent, les paysans étant chaque jour un peu plus rares, qui dévouent de leurs fils un sacerdoce romain. La foi n'est pas suffisante, à faire nombreux le service de Dieu. Mais une certaine convivialité, dont une sécurité médiocre et quelque paresse ne sont pas les moindres attraits, lui assurait des effectifs suffisants, Stendhal a raconté parfaitement, dans le *Rouge et le Noir*, l'idéal (sic) de ces prêtres bornés à vivre nonchalance de Dieu, comme leurs ascendants — laborieux et obstinés, eux — ont profité de la terre. Or, c'est insuffisamment, aujourd'hui, que l'Eglise recrute, en France, parmi ceux-là mêmes dont le zèle est sans élan.

Et j'imagine ceci : un appel semblable publié, par quelque siècle siécles, dans les temples de Jupiter, que le christianisme, intact et révolutionnaire, battait des furieux de sa nouveauté, de ses négations et de sa foi. Les prêtres ont alors manqué, et Jupiter est mort.

Oui les religions s'en vont. Seuls quelques croyants attardés et quelques « suicidés moraux » demeurent encore à l'Eglise. Les dieux meurent... les dieux sont morts.

Pacifisme naît

Dans *Paris-Soir*, Maurice Bouchor écrit, sur la paix :

Si l'on veut réellement la paix, il faut d'abord ne pas ricanner bassement, comme le fit un récent président du Conseil, en parlant de « l'éternelle chanson de la fraternité des peuples ». Il ne faut point raffler à la face du monde, comme le fit son prédécesseur presque immédiat, ce qu'on appelle ironiquement la « noble candeur » des hommes de bonne volonté, tels que le magnanime président Wilson — qui essayent de mettre fin à l'effrage sauvage entre les nations. Si l'on veut la paix, non pas du bout des lèvres, avec toutes sortes d'arrêts-dépenses, coloniales ou autres, mais du fond du cœur, il y a une chose à faire, et celui qui s'y refuse est jugé. C'est de proposer hâtivement que « tous » les litiges internationaux soient soumis à un tribunal issu des nations elles-mêmes, élevé au-dessus d'elles, disposant de toute l'autorité, de toute la force nécessaire (économique de préférence, militaire s'il le fallait) pour imposer aux plus puissantes le respect de ses sentences ; et c'est d'en accepter soi-même par avance tous les arrêts, comme nous tous, libres citoyens d'une république, nous acceptons par avance tous les arrêts de la justice de notre pays.

Que les intentions de M. Maurice Bouchor, poète pauvre et probe, soient désintéressées, cela est certain. Mais quelle naïveté ! Comment, à l'heure actuelle, avoir encore confiance en des organismes analogues à une Société des Nations !

Il est vrai que Maurice Bouchor est un poète et que sa science politique...

Le Théâtre et la Peinture

M. Albert Flament, dans *l'Intransigeant*, compare l'action de la peinture et du théâtre actuels :

S'il y a des peintres jeunes, il ne paraît pas,

sauf de rares et trop éphémères exceptions, qui font crier au miracle, il ne paraît pas y avoir de jeunes auteurs dramatiques. Les peintres seuls ont de la hardiesse... Probablement parce qu'ils sont désintéressés.

On ne semble se préoccuper dans le monde du théâtre que de ce qui rapporte. D'où le désir de plaisir, toujours, en dépit de tout, du temps, des générations, plaisir aux plus bas instincts du public le plus vulgaire, c'est-à-dire, en résumé, de quelques milliers d'étrangers de passage, à bas tarif. Mais, il est arrivé ceci, que le public parisien est intelligent, qu'il aime distinct ce qui est bon, qu'il fréquente les expositions des peintres nouveaux, tandis qu'il s'éloigne du théâtre ou n'y demeure plus qu'engourdi et somnolent, devant les succédañes de Dumas, Meilhac et surtout de Duvert et Lausanne rafistolés. Le théâtre n'est plus qu'un métier de guerrier.

Nous voulons des souliers dans lesquels d'autres n'ont pas mis les pieds. Le public français détache les salles étouffantes ou l'ouvreuse le harcèle autour d'un fauteuil payé quatre ou cinq fois les prix d'avant-guerre, tandis que les acteurs, eux, ont, hélas, précédé des querelles bien antérieures à celle de 1914.

Ce sont là de dures réflexions, mois des réflexions justes. Le théâtre, victime du mercantilisme de la plupart des directeurs, voit son étoile pâlir. Il ne satisfait plus le public auquel il offre de piétres spectacles pour un prix exorbitant.

Misère et suicide

Une épidémie de suicides sévit à Vienne. En une seule journée, il y a eu 7 suicides et 8 tentatives. Au cours de la dernière semaine, il y a eu plus de cent tentatives dont 35 ont été suivies de mort.

A Budapest, 16 tentatives de suicide ont été enregistrées en une seule journée.

Lorsque l'on connaît la grande misère qui règne en Autriche et en Hongrie, on n'est pas surpris d'apprendre, cette épidémie de suicides. Les malheureux qui se donnent là-bas chaque jour la mort veulent sans doute échapper aux affres de la faim.

Ah ! maudite société !

Les journaux quotidiens

des capitales du Monde

Voici une statistique concernant le nombre des journaux quotidiens par rapport au chiffre de la population des principales capitales de l'Europe. A Londres, il y a un journal quotidien par 290.000 habitants ; Berlin, un par 90.000 habitants ; à Varsovie, un également par 90.000 habitants ; à Vienne un par 83.000 habitants ; à Paris un par 65.000 habitants ; à Rome, un par 70.000 habitants ; à Bruxelles, un journal par 60.000 habitants.

Entre loups

Madrid, 24 mai. — Il est maintenant certain que les généraux Berenguer et Navarro comparaîtront devant le tribunal suprême de guerre et marine après le dérapage des souverains italiens qui quitteront l'Espagne le 12 juin. Le général Garcia Moreno, faisant fonction de ministère public, a modifié ses premières conclusions : il ne demande plus la peine de mort pour les deux accusés, mais seulement vingt années de prison pour le général Berenguer et huit années pour le général Navarro. Le tribunal sera présidé par le général Weyler, et les audiences se tiendront au ministère de la guerre. Le général Primo de Rivera s'est opposé à ce que le tribunal siège dans la salle des séances du Sénat. Le procès durera une semaine.

Le principal chef d'accusation contre le général Berenguer est d'avoir refusé au général Silvestre le secours que celui-ci lui demanda quelques heures seulement avant le désastre d'Anoual. Quant au général Navarro, qui capitula à Mont-Arrout et fut prisonnier pendant que les Marocains massacraient la garnison, il n'est accusé que de négligence.

S'il est peu probable que le procès suscite des incidents graves, en revanche on a beaucoup de raisons de croire qu'il aura des conséquences immédiates. L'armée est restée aussi divisée qu'avant le prononcé du jugement sur le problème marocain et sur l'affaire Berenguer.

Oh ! l'on ne peut que se réjouir de cette sécession de l'armée, car, au moins, pendant que les soldats et leurs chefs passeront leur temps à s'entre-déviser, le peuple n'aura pas de souffrance supplémentaire à supporter.

Tout cela était bien ainsi ; mais que reste-t-il maintenant à faire ?

Il se rejette de nouveau sur le siège, et de nouveau, sombres et sourds, sans laisser de traces, avec une rapidité dévorante, se mirent à courir les instants...

— Et si je l'en croyais ? se dit-il tout à coup. Elle m'aime ; n'y a-t-il pas quelque chose d'inévitable, d'indomptable, comme une loi de la nature dans cette inclination, dans cette passion qui s'est conservée pendant tant d'années, pour éclater un jour avec tant de violence ?

« Vivre à Pétersbourg. Je ne serais pas le premier dans cette situation. Où aurais-je pu me réfugier avec elle ?

Il se mit à rêver : Irène se représenta à son imagination telle qu'elle était restée dans ses derniers souvenirs, mais ce ne fut pas pour longtemps : il revint à lui, repoussé avec un redoublement de colère et ces souvenirs et cette séduisante image

— Tu me présentes une coupe d'or, s'écria-t-il, mais il y a du poison dans ton breuvage, et tes blanches ailes sont souillées de boue.. Laisse-moi ! Rester ici, avec toi, tandis que j'ai... renvoyé ma fiancée... ce serait trop infâme !

Il se tordit les mains, et un autre visage, avec l'empreinte de la souffrance sur des traits immobiles, avec un mutet reproche dans un regard d'adieu, s'éleva de l'abîme...

Litvinof se tourmenta ainsi longtemps, longtemps encore ses pensées brûlantes se jetaient de côté et d'autre, comme celles d'un malade dans son lit.

Il se calma enfin, et il se décida.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

APPEL DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

A l'aide des mineurs allemands en lutte

Depuis le 7 mai, les mineurs allemands sont en grève pour lutter contre la prolongation des heures de travail et pour obtenir des salaires plus en rapport avec le coût de la vie.

La lutte fut imposée aux esclaves des mines par les propriétaires, après que les mineurs de la Ruhr, au lieu d'accepter la prolongation d'une heure de la journée de travail souterraine imposée par les patrons, quittèrent au contraire le travail après sept heures de présence. Cette action des mineurs est due à l'influence de la propagande syndicaliste. Les syndicats réformistes des mineurs, eux-mêmes, ne pouvaient se faire à l'idée de quitter les mines après sept heures de travail.

Mais les patrons répondirent à cette action des mineurs par un lock-out général. Il y a actuellement plus de 600.000 mineurs en lutte dans la région de la Ruhr. Le nombre des travailleurs d'autres industries, atteints par cette lutte, est presque aussi considérable. La lutte ne se localise pas seulement dans la Ruhr, mais se répand dans tous les centres miniers allemands.

Le traité de la M. I. C. U. M. sert de prétexte aux patrons pour refuser les huit heures pour le travail à la surface de la terre, et les sept heures pour le travail souterrain. Ils voudraient que la classe ouvrière en supporte tout le poids et se servent de cette occasion pour prétendre que, en Allemagne, la journée de huit heures est impossible à cause du Traité de Versailles. Pendant que, d'un côté, la bourgeoisie française rejette les difficultés économiques de l'industrie française sur la non-exécution du Traité de Versailles, de l'autre côté, les conditions de ce traité sont utilisées aussi par les capitalistes allemands pour la suppression de la journée de huit heures.

Les socialistes, ici comme ailleurs, ont protégé ces thèses du capitalisme international. Les socialistes français déclarent qu'ils doivent insister sur l'exécution des propositions des experts, et les socialistes allemands, les syndicats réformistes de

l'Internationale d'Amsterdam se sont déclarés partisans d'un arbitrage reconnaissant la prolongation du temps de travail : huit heures pour les mineurs au fond des mines, et neuf et dix heures et plus pour le reste de la classe ouvrière, jusqu'en juin 1925 ! Les réformistes ont ainsi contribué à l'oppression de la classe ouvrière !

Mais les mineurs ont refusé de reconnaître cet arbitrage et l'ont rejeté avec indignation, et la lutte continue.

Camarades ! Prolétariat de tous les pays ! plus d'un million de travailleurs sont en lutte ouverte contre un double ennemi : le capitalisme international et le réformisme. Le prolétariat allemand fut déjà, auparavant, un jouet du bon plaisir d'un capitalisme veulent ; les suites de la misère et de la famine déjà endurées se font fortement sentir.

La misère augmente d'heure en heure, la famine se propage ! Un million de travailleurs, d'esclaves des mines, sont inébranlablement décidés à poursuivre leur lutte pour un travail humain et de meilleures conditions d'existence jusqu'à la victoire.

La bonne marche de la lutte des mineurs allemands ne peut continuer que si leurs frères prolétaires de tous les pays font montre d'une grande solidarité !

Le Secrétariat de l'Association Internationale des Travailleurs fait appel à toutes ses organisations adhérentes, fait appel au prolétariat de tous les pays en général pour venir en aide moralement et matériellement aux mineurs en lutte.

Camarades ! Ne laissez pas exporter en Allemagne du charbon des autres pays. Boycottez les marchandises allemandes pendant toute la durée de la grève. Faites des souscriptions afin de venir en aide aux familles des mineurs lock-outés.

A bas l'exploitation internationale ! Vive la solidarité du prolétariat mondial !

Le Secrétariat de l'Association Internationale des Travailleurs.

Chez les miroitiers-vitriers

A PARIS

Enregistrant, avec satisfaction, les nouvelles demandes d'admission sollicitées dans la journée d'hier, le Conseil Syndical des Miroitiers-Vitriers ne peut que constater avec plaisir que ceux qui, jusqu'à ce jour, avaient été réfractaires au regroupement ouvrier, ont compris l'avantage de se grouper entre camarades. Il est reconnaissant à tous ceux qui de loin ou de près, ont apporté leur appui moral et financier dans la période qui vient de s'écouler.

A tous il dit « Merci ! »

Dans la Coiffure

LES POLITICIENS
ONT POUSSÉ A LA SCISSON

Quelques temps avant le Congrès de Bourges, une minorité syndicaliste s'était formée dans le Syndicat des Coiffeurs. Elle avait pour but : défendre et arracher le syndicat des mains des Larbins de Moscou. Et depuis que ces messieurs en ont la direction, ce qui est un malheur pour le syndicat, ils vont plus fort dans la malhonnêteté que ceux qui y étaient auparavant, et qui couvraient d'injures en les appelaient « réformistes arrivistes ». Dans ce temps-là, où la bataille était engagée par les C. S. R., on reprochait d'avoir deux permanents, et c'est dans l'intention d'améliorer la situation que sortit un jeune et vaillant qui portait le nom de Fred, et qui est actuellement secrétaire de l'U. D. de la Seine. Il nous promit de faire le permanent et le collecteur, sous condition de l'indemniser de son vélo. Ce qui fut fait.

Ce jeune homme n'usa jamais un pneu, mais se contenta de toucher l'indemnité.

Aujourd'hui on ne respecte plus les statuts votés jadis, et notre Marcel inamovible, trouvant les salons trop malsains, entend rester à la Bourse. N'en vient-il pas de faire nommer un deuxième permanent pour le seconder. Il lui fallait bien cela pour disposer de ses loisirs, et aller au 120, rue Lafayette. En voilà encore un qui aboyait contre les politiciens. Notre camarade Bertrand lui avait prédit son avenir.

Dès le Congrès de Bourges, j'avais prévu ce qui se passe aujourd'hui, et je n'avais pas hésité à quitter cette galerie, où la liberté de parler n'existe plus. Aujourd'hui qu'arrive-t-il ? On frappe les militants syndicalistes lorsqu'ils sont à la tribune. Tixier en fut la victime. Et pour quelle raison ? Parce que Leroy avait écrit les quelques vérités à M. Doyen. Ce dernier qui assez lâche frappa notre camarade Tixier en A. G. El nos orthos, devant un tel coup prirent des sanctions et exclurent brutalement le camarade Tixier.

Beaucoup de camarades écourcés de ces procédures ont quitté l'organisation. Les militants les plus actifs, tels que Souchard, Gravot, Brousse et Léonard encore, ont juré de ne pas remettre les pieds. Après eux, Leroy. On m'annonce de nouvelles démissions dont je lairai les noms jusqu'à complète justification.

Devons-nous rester inertes, isolés ? Non, et j'espérons que de la prochaine réunion de la Minorité, sortira un syndicat autonome.

A. GUIMARD.

Le travail de jour dans la boulangerie marseillaise

Le 1^{er} Mai 1924 marque le réveil de l'ouvrier boulanger, et sa première revendication : le travail de jour.

Depuis quatre ans il a attendu la bonne volonté des pouvoirs publics. Mais comme toujours ces messieurs promettent monts et merveilles, et naturellement ne font pas autre chose. Pendant ce temps, l'ouvrier s'est de nouveau endormi, et la réforme ne s'est pas faite chez les travailleurs du fournil.

L'ouvrier boulanger de Marseille a compris que sa véritable arme pour la réalisation de cette revendication était l'action directe, c'est-à-dire dans le cas présent le patronat et fait comprendre aux pouvoirs publics que la patience a une fin, que les calmons ont des effets très limités.

Nous voyons enfin le travail de jour réalisé dans la boulangerie marseillaise. Mais ne nous endormons pas là-dessus, ne tombons pas dans le même cas de 1920. Au moment de l'application de la loi, soyons vigilants au sinon nous retomberons sur la même déroute.

Si nous avons demandé pour six heures au lieu de quatre le commencement de la journée, c'est que nous nous sommes souvenus de l'erreur de la première fois, nous voulions le travail de jour ; mais en modifiant la loi, mais à six heures, pour parer aux inconvenients des moyens de locomotion pour nous rendre au travail. Si nous avons repris le travail quand les patrons nous ont répondu qu'ils appliqueraient la loi, c'est qu'ils nous donnaient une arme à notre profit, il valait mieux avoir « un avis que deux tu l'auras ».

Ouvrier boulanger, par ton geste de révolte, tu as acquis « quelque chose », con-

tinué donc dans ton organisation, dans la masse de la boulange, à mieux forger ton arme de combat. Le jour où tu auras gagné un peu du travail de jour, tu diras encore une fois au patronat : Je suis là !

Ouvrier boulanger, debout pour l'application intégrale du travail de jour ! Nous avons une arme : le Syndicalisme Révolutionnaire !

Pierre SAYAS.

Leurs bonnes façons

La Maison Floquet, une fabrique de cuirs et peaux située à Saint-Denis, 119, rue de Paris, interdit formellement une souscription quelconque en faveur d'ouvriers ou ouvrières, sous n'importe quel rapport. Or, la patronne de cet établissement étant morte, MM. les directeurs se sont permis de faire passer une souscription parmi le personnel (environ 600 personnes) pour pouvoir offrir à cette chère disparue (?) deux couronnes et un crucifix (972 francs).

Ce n'est pas tout. Cette maison se permet encore d'infiger à son personnel 5 francs d'amende pour mettre ses chaussures deux ou trois minutes avant l'heure et de 15 à 20 francs pour se trouver assis pendant son travail. C'est exact !

Cela ne mérite-t-il pas d'être dit ?

P.-S. — Ces 972 francs auraient mieux fait à la vitalité du journal, notre Libertaire.

Aux camarades du Centre-Sud

Nos efforts pendant la période électorale ne furent pas vains puisqu'ils nous ont permis de diffuser nos idées, sur une échelle plus vaste.

Plusieurs leçons sont à retenir du contact, avec le public étranger à nos milieux.

1^o Nos interventions et nos présentations philosophiques ont rencontré, sinon l'approbation, au moins la sympathie des auditeurs ; En témoigne la réunion de Béziers où devant un public de 1.500 personnes, nous avons pendant 3 heures, flagellé les marchands du temple et développé nos conceptions, sans que s'élève une note discordante.

2^o Les grandes foules, qu'elles suivent les prophéties du cartel ou du communisme, méconnaissent, quasi totalement, les théories de leurs professeurs es-philosophie. Leur ébahissement lorsque nous présentions à leur examen les théories des partis qu'émanent de suffrages en est un exemple frappant.

Camarades, ces constatations doivent être autant de stimulants pour continuer l'œuvre entreprise ; attisons notre propagande, après ces quelques jours de repos nécessaire, continuons à intensifier nos efforts, à familiariser la foule avec nos conceptions anarchistes.

Démontrons la nocivité et l'inanité des partis politiques.

Enfin coordonnons nos activités pour les divers modes de luttes que réclameront de nous, les circonstances.

Compagnons, l'œuvre est grande, il y a place pour tous les tempéraments, que chacun fasse suivant ses moyens et chacun aura fait en conscience son devoir de frère en Anarchie.

Pour la réunion prochaine d'un Congrès régional, adressez suggestions, correspondances et aide pratique à Angonin Elle, 10, rue Pont-Neuf, (Hérault). On trouve l'« En Déhors » chez Angonin.

Attention aux Renards

A Marseille, dans la Plâtrerie Décorative, les ouvriers plâtriers-staffeurs, Mattet de Nice, et Lieutaud de Marseille, Maison Sirando, rue Madagascar, sont signalés comme de la jaunisse. Ils ont refusé de faire le mouvement de solidarité dans la Plâtrerie-Décorative.

Aux ouvriers plâtriers de Nice, Lyon, Paris, etc., de prendre note.

Propos d'un jeune

« Ne savons-nous pas que la cause véritable de notre misère est l'accumulation dans quelques mains de toute la richesse sociale ? Ne voulons-nous pas mettre fin à cet état de choses en remplaçant le mode individuel d'appropriation par le mode collectif ? Ne savons-nous pas, en outre, que ce qui maintient cette injustice économique c'est l'organisation politique centralisée, autrement dit l'Etat, et ne devons-nous pas être anti-autoritaires et anti-étatistes ? »

(Paroles de Ballivet, tirées de l'« Histoire des Bourses du Travail ».)

« Ohé ! les gueux, les crève-de-faim. Ohé ! les prolétaires, l'on s'occupe de vous maintenant. Notre pauvre France ruinée par la guerre va rentrer au bonheur, la vie va diminuer et le travail reprendre. Mais oui, nous allons être heureux, quittez votre tristesse et devenez joyeux. Les prisonniers vont ouvrir leurs portes devant les prisonniers et y laisser passer un rayon de soleil. »

« Ohé ! les travailleurs, ce n'est jamais en vain que l'on fait appel à vous. Et le geste n'est pas terrible, pas de risques que l'on vous casse la tête, pas besoin de grèves ni de protestations. Et comme par enchantement le bonheur va couler à flots partout, la joie va se refléter sur le visage d'un peu de courageux. Le bonheur est là ! L'on va venir le donner ! »

Et devant la harangue du discoureur, la foule s'anasse enthousiaste, trépidante, la foule des pauvres héros, des miséreux. Cette masse qui ne vit pas, qui ne veut pas prendre la vie, elle est là, elle applaudit. Elle va être heureuse, et surtout que lui demande-t-on ? Un geste de révolte ? Non. Un sacrifice ? Oh ! non. Elle aura travaillé, souffert toute la semaine. Mais c'est fini. Elle va être souveraine. Elle va faire trembler les tyran... Elle vote ! Et dans ses mains tremblantes d'émotion, regardant pieusement le petit carnet de papier : la liste qu'elle va élire ! Le Peuple hient sa destinée entre ses mains. Le Peuple est souvenu. Il va se redonner des maîtres.

Foule servile, tu as fait ton devoir, tu as accompli ta plus grande lâcheté. Tu as voté. Tu as cru toujours que tes élus étaient tes serviteurs parce que tu les payais. Mais la vie continuera son cours, la misère aussi.

Non, rien ne diminue. Devant les yeux souriants et reconnaissants du nouveau gouvernement, toujours pareil à l'autre, ô foule, tu reraseras les crans de la ceinture.

Alors, nous, les jeunes, qui aurons contemplé ce combat triste spectacle, que ferons-nous ? Attendrons-nous à notre tour l'âge de pouvoir voter pour rendre la vie meilleure ? Croyons-nous qu'avec un bulletin de vote nous allons changer la société ? Non, je ne crois pas. Nous continuons comme par le passé la lutte de débroulage contre tous les politiciens et ménerons la bataille éducative parmi la jeunesse, à qui il sera surtout nécessaire de faire comprendre que les souverains élus tous les quatre ans se donnent la bastonnade eux-mêmes. Et, comme le disait Ballivet, soyons toujours libertaires et anti-Étatistes.

Oh ! les jeunes, camarades, unissons-nous et le bonheur qu'on fait semblant de nous tendre, prenons-le nous-mêmes.

Ch. CIBOIS,
des J. S. de la Seine.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSE

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

Leurs bénéfices

Tricotage mécanique de Lunéville :

Les bénéfices nets réalisés en 1923 s'élèvent à 163.768 fr.

Le dividende a été fixé à 9 0/0.

Tissus de laine des Vosges :

Les bénéfices de l'exercice 1922-1923 se sont élevés à 177.837 fr.

Dividende, 3 1/2 0/0.

Société de Saint-Gobain :

L'assemblée générale des actionnaires a décidé que le dividende à distribuer serait de 90 fr., contre 65 fr. à l'exercice précédent.

Société Châtillon, Commentry et Neuves-Maisons :

Les comptes de l'exercice 1923 font apparaître des bénéfices s'élevant à 6 millions 114.009 fr.

Le dividende a été fixé à 75 fr. comme l'année précédente.

Hauts fourneaux de Pont-à-Mousson :

L'exercice 1923 a produit 2.084.200 fr. de bénéfices.

Dividende, 39 fr. 50 par action.

Comptoir du Sel et des Produits chimiques de l'Est :

Les bénéfices de l'exercice 1923 se sont élevés à 2.984.977 fr.

Le dividende a été fixé à 80 fr.

Ainsi, pendant que les ouvriers créent de la misère, les vautours et les châcals savent augmenter leurs dividendes et s'enrichir dans la misère de leurs esclaves.

A Marseille

REUNION DES OUVRIERS DES TRAVAUX PUBLICS

A MARIGNANE

Les travailleurs des Travaux publics des entreprises Chagnaud ont voté l'ordre du jour suivant à l'unanimité :

« Aprés avoir entendu les délégués Maserotti pour la Fédération et Boisson pour le Syndicat du Bâtiment.

« Protestent contre les tâcherons fascistes qui sous les auspices des pouvoirs publics